Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 7 (1957)

Heft: 1

Artikel: L'expédition de Charlemagne en Espagne jusqu'à la bataille de Roncevaux

Autor: Aebischer, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-79168

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'EXPÉDITION DE CHARLEMAGNE EN ESPAGNE JUSQU'À LA BATAILLE DE RONCEVAUX

Par Paul Aebischer

Sans doute le débarquement de Tarik et de ses troupes, au printemps de l'année 711, fut-il très rapidement suivi de l'occupation de la plus grande partie de la péninsule hispanique: Cordoue et Tolède tombèrent déjà cette année-là, Séville peu après, Mérida en 713, Saragosse en 714. Mais il est vrai aussi que la controffensive organisée par Alphonse Ier ne tarda guère, puisque dès 754 il reprit Astorga, puis toute la Galice, le nord de l'actuel Portugal, les territoires de l'Alava, de la Bureba et de la Rioja, et qu'il se constitua très tôt un no mans land entre les régions dépendant des princes chrétiens et celles soumises aux Arabes, c'est-à-dire entre le Douro et le Tage. Résultat important, dû non seulement à la vaillance des chrétiens, mais aussi, comme on l'a reconnu depuis longtemps, aux dissensions intestines de leurs adversaires. Les Musulmans, en effet, dans leurs bagages, avec leur âme même, avaient emporté leurs factions, leurs clans, leurs divisions: Kaisites, Kalbites, Yéménites, Arabes et Berbères, un peu plus tard ʿAbbasides et Umayades se détestaient les uns les autres, se jalousaient, se combattaient et s'entretuaient. Et ces luttes, a remarqué très justement Lévi-Provençal, devaient prendre en Espagne de telles proportions qu'il fallut plus d'un siècle pour que s'apaisassent les conflits qu'elles provoquèrent, et que s'éteignissent les flammes des vieilles querelles ancestrales[1].

[1] E. Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, t. I, Paris et Leiden 1950, p. 35. Dans les notes qui suivent, c'est toujours cette édition et ce volume de l'ouvrage de Lévi-Provençal qui sont cités.

C'est dans cette atmosphère chargée et tumultueuse que doit se situer l'expédition que Charlemagne organisa en 778 pour tenter de s'emparer de Saragosse, expédition qui, si elle fut un échec, eut pour nous néanmoins ce résultat magnifique, inattendu, de susciter plus tard la *Chanson de Roland*. Parlant naguère de cette expédition, j'avais dit, d'accord en cela avec Calmette[2] en particulier, que, bien qu'elle eût déjà fait l'objet de travaux très nombreux, elle présentait encore plusieurs points obscurs. «Nous ne connaissons pas, par exemple — écrivais-je —, les raisons qui l'ont provoquée; nous sommes mal renseignés sur le jeu des alliances et des défections qui ont abouti au désastre de Roncevaux; nous ne savons pas quelle a été l'attitude des Chrétiens d'Espagne, et des Navarrais en particulier, devant l'offensive d'abord des troupes franques, durant leur retraite ensuite[3].» M. R. d'Abadal y Vinyals, le savant médiéviste barcelonais, vient au contraire d'écrire[4] que, compte tenu tant des renseignements fournis par les historiens francs que de ceux que nous devons aux chroniqueurs arabes[5], la richesse des sources concernant cette expédition est appréciable et que, bien que les historiens, et les historiens de la littérature, obsédés par le grand problème des origines des chansons de geste, ne se déclarent pas satisfaits, il est peu de campagnes à cette époque sur lesquelles nous soyons si bien documentés[6]. Et son étude, très minutieuse

---

[2] J. Calmette, *Charlemagne, sa vie et son œuvre*, Paris 1945, p. 137.

[3] P. Aebischer, *Textes norrois et littérature française du moyen-âge. I. Recherches sur les traditions épiques antérieures à la* Chanson de Roland *d'après les données de la première branche de la* Karlamagnus saga, in *Publications romanes et françaises sous la direction de Mario Roques*, XLIV, Genève et Lille 1954, p. 57, note 9.

[4] R. de Abadal, *La expedición de Carlomagno a Zaragoza en 778. El hecho histórico, su carácter y su significación*, in *Coloquios de Roncesvalles*, in *Publicaciones de la Facultad de Filosofía y Letras*, ser. II, vol. 4, Saragosse 1956. La pagination indiquée est celle du tirage à part, Barcelone 1956.

[5] Les textes arabes les plus importants ont été publiés, en traduction française, commentés et surtout corrigés — car ils sont pleins d'erreurs, de dates en particulier, et de confusions, par R. Basset, *Les documents arabes sur l'expédition de Charlemagne en Espagne*, in *Revue historique*, 29e année, t. LXXXIV (1904), pp. 286—295, et par L. Barrau-Dihigo, *Deux traditions musulmanes sur l'expédition de Charlemagne en Espagne*, in *Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à M. Ferdinand Lot par ses amis et ses élèves*, Paris 1925,

et très exacte, répond en effet à bon nombre des questions que je m'étais posées. C'est donc sur les données fournies par M. d'Abadal, et avant lui par Dozy, par Abel et Simson, par Basset, Auzias, Lévi-Provençal, pour ne citer que ces noms, que je me fonderai dans les pages qui suivent: trop heureux si, en éliminant les détails inutiles, en coordonnant les matériaux, en reliant les faits les uns aux autres, j'arriverai à montrer clairement, je dirais mathématiquement, de quelle façon, par la force des choses, par l'enchaînement des événements, en un laps de temps des plus brefs, l'expédition organisée par Charlemagne a dû se terminer par la défaite de Roncevaux.

ʿAbd al-Rahman ibn Muʿawiya, né en 731 dans la banlieue de Damas, petit-fils du calife umayade Hisham ibn ʿAbd al-Malik ibn Marwan, avait réussi, avec son frère Yahya ibn Muʿawiya — qui devait trouver la mort peu après —, et quelques autres membres de sa famille, à échapper au massacre des Umayades perpétré par le calife ʿabbaside Abu l-ʿAbbas ʿAbd Allah. Des bords de l'Euphrate où il s'était réfugié, il s'enfuit, toujours traqué, en Palestine, puis en Afrique — pays de sa mère, une captive berbère — d'où, la fortune tardant à lui sourire, il se décida à passer en Espagne, où vivait un noyau assez important de clients umayades[7]. A peine débarqué, il chercha asile dans la région située entre Malaga et Grenade: d'abord aux alentours de Loja, ensuite à Torrox; et tôt après, il fut proclamé émir d'Archidona, fit son entrée à Séville en mars 756, plus tard à Cordoue — sous les murs de cette ville, il mit en fuite Yusuf al-Fihri, gouverneur d'al-Andalus, qui perdit un fils dans le combat, et vit son harem passer aux mains du vainqueur[8] —, et s'acquit ainsi le titre d'émir d'al-Andalus, c'est-à-dire, théoriquement au moins, de toute l'Espagne musulmane. Avec la soumission de Yusuf al-Fihri, ʿAbd al-Rahman estima que son

---

pp. 169—179. — Ces textes, et d'autres encore, ont été traduits en catalan et commentés par J.-M. Millás Vallicrosa, *Els textos d'historiadors musulmans referents a la Catalunya carolínga*, in *Quaderns d'Estudi*, vol. XIV (1922), pp. 125—151. Le distingué orientaliste barcelonais en prépare une seconde édition, dont M. d'Abadal a pu utiliser et citer les bonnes feuilles.

[6] R. D'ABADAL, pp. 13—14.

[7] E. LÉVI-PROVENÇAL, pp. 95—101.

[8] E. LÉVI-PROVENÇAL, pp. 101—104.

autorité n'était plus contestée: aussi fit-il prononcer des malédictions contre les ʿAbbasides, et supprimer, dans les prônes du vendredi des mosquées andalouses, la mention du calife oriental régnant[9]. Mais, si fin diplomate et si fort stratège qu'il fût, les difficultés ne lui manquèrent pas: il eut à lutter contre de multiples conjurations, ourdies par les Yéménites, les Berbères, les partisans de l'ancien gouverneur Yusuf, les ʿAbbasides qui essayaient de reconquérir le pays. En 763, envoyé par le calife Abu Djaʿfar al-Mansor, un chef arabe, al-ʿAla' ibn Mugith, arbora dans le sud de l'actuel Portugal l'étendard noir des ʿAbbasides: ʿAbd al-Rahman le défit sous les murs de Carmona[10]. Une quinzaine d'années après — et nous arrivons à la veille de l'expédition de Charlemagne — un autre agitateur, mandataire du calife Muhammad al-Mahdi, alors régnant en Orient, ʿAbd al-Rahman ibn Habib al-Fihri, surnommé al-Siklabi, «le Slave», para qu'il était grand et blond et qu'il avait les yeux bleus[11], s'aboucha avec un chef du nord de l'Espagne, Sulaiman ibn Yokzan ibn al-Aʿrabi — celui-là même que les annales franques appellent *Solinoan* (pour *Soliman*), et plus souvent *Abinlarbi*, *Ebilarbius*[12]—, dont on a voulu faire un gouverneur de Saragosse, mais qu'Abel et Simson[13] estiment plutôt, et à juste titre, avoir été gouverneur de ce qui par la suite formera la Catalogne. Le calife, d'après Lévi-Provençal, avait confié à al-Siklabi la mission de créer dans la péninsule un parti pro-ʿabbaside et de travailler à renverser le régime umayade avec le concours des sympathisants qu'il pourrait rencontrer dans les diverses classes de la population, en particulier parmi les Berbères. Sur le résultat de ces intrigues, les avis divergent. Lévi-Provençal, par exemple, admet qu'après qu'Ibn al-Aʿrabi eut, en un premier moment, promis à al-Siklabi de le seconder dans son activité dissidente, il refusa ensuite de faire cause commune, et que peut-être même il

---

[9] E. Lévi-Provençal, p. 108.

[10] E. Lévi-Provençal, p. 110.

[11] E. Lévi-Provençal, p. 122.

[12] Voir S. Abel et B. Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Großen*, vol. I, Leipzig 1888, p. 286, notes 2 et 3.

[13] S. Abel et B. Simson, *op. cit.*, vol. cit., p. 286.

le combattit[14]. Ce qui est certain, et ce qui pour nous est important, est que tant l'historien Ibn al-Athir — qui écrivait il est vrai au XIIIe siècle, mais qui utilisa comme source principale les œuvres d'Ahmad al-Rasi, chroniqueur espagnol de la première moitié du Xe siècle, qui lui-même s'était servi, pour ʿAbd al-Rahman et son époque, d'annales officieuses du règne de ce dernier[15] — que les *Akhbar madjmuʿa* précisent qu'Ibn al-Aʿrabi, d'accord avec un autre aventurier, al-Husain ibn Yahya al-Ansari, se rendit à Saragosse et se révolta contre l'émir de Cordoue[16], qui envoya contre eux des troupes commandées par Thaʿlaba ibn ʿUbaid al-Djudhami. Mais, après quelques jours de siège, Ibn al-Aʿrabi, profitant d'un moment d'inattention de son adversaire, fit une sortie, s'empara de Thaʿlaba et battit son armée.

C'était plus que la rébellion: c'était la révolte ouverte contre le pouvoir central, la guerre civile. Car — et c'est ce que démontre, à défaut d'autres indications, le fait que ces personnages vont bientôt accompagner al-Aʿrabi à Paderborn — le nouveau possesseur de Saragosse avait lié parti avec, nous disent les *Annales royales*, «filius Deiuzefi, qui et latine Ioseph nominatur, similiter et gener eius[17]», soit avec l'un des fils de Yusuf al-Fihri, l'ancien gouverneur d'al-Andalus, assassiné en 759 ou en 760[18], Abu l-Aswad, qui avait été lui-même emprisonné par ʿAbd al-Rahman, et qui avait pu s'échapper après avoir longtemps feint la cécité[19]. L'entente d'al-Aʿrabi avec les ʿAbbasides était donc patente: et cela rendait son cas d'autant plus grave. Il ne savait que trop comment l'émir de Cordoue traitait ses ennemis; il savait, à n'en pas douter, que al-Sumail avait été étranglé dans sa prison, que deux des propres

---

[14] E. Lévi-Provençal, p. 123.

[15] Voir sur ce point R. d'Abadal, p. 3, note 3.

[16] Les deux textes en question ont été publiés par L. Barrau-Dihigo, *art. cit.*, pp. 170—171.

[17] *Annales regni Francorum... qui dicuntur Annales Laurissenses maiores et Einhardi*, p. p. F. Kurze, in *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, Hannovre 1895, p. 48.

[18] Cf. S. Abel et B. Simson, *op. cit.*, vol. cit., p. 288, note 1; E. Lévi-Provençal, p. 122; R. d'Abadal, p. 6.

[19] E. Lévi-Provençal, p. 122.

neveux d'ʿAbd al-Rahman avaient payé de leur vie les complots qu'ils ourdirent contre leur oncle[20]. Isolé dans ses territoires du nord de l'Espagne, il ne pouvait espérer trouver un appui que d'un seul côté, du côté de Charlemagne. Il était plus que probable qu'une fois que l'émir aurait eu les mains libres — il semble qu'alors (nous sommes en 777) ce dernier guerroyait contre al-Siklabi dans la région de Murcie et de Valence[21] —, il aurait marché vers le nord, afin de mettre à la raison son infidèle lieutenant. Laissant donc à al-Husain ibn Yahya, en qui il croyait pouvoir avoir confiance, le soin de tenir Saragosse, al-Aʿrabi, accompagné d'Abu l-Aswad, de son propre gendre — sur lequel nous n'avons aucun renseignement précis — et de son prisonnier Thaʿlaba, entreprit le lointain voyage de Paderborn, où Charlemagne tenait son plaid.

Quelles qu'aient été alors les intentions du roi franc; qu'il ait voulu seulement s'emparer de quelques villes pour constituer à son royaume, au sud des Pyrénées, une sorte de glacis, comme le suggèrent les *Annales royales* qui, ne connaissant que trop bien la fin piteuse de l'expédition, avaient tout intérêt à minimiser les raisons qui l'avaient fait entreprendre, et comme l'a soutenu récemment M. Lacarra[22]; qu'il ait pensé au contraire, comme l'ont admis Calmette[23] en particulier, et M. d'Abadal lui-même[24], se rendre maître de toute l'Espagne et délivrer les chrétiens qui l'habitaient; que ses intentions aient été seulement politiques et stratégiques, ou au contraire politiques et surtout religieuses, le fait est que Charlemagne convoqua ses troupes, les troupes de toutes les parties de son royaume, même de celles qui n'étaient pas très sûres ou dont la conquête était toute récente, et employa tout l'hiver 777—778 à ses préparatifs. Les *Annales royales* précisent qu'après avoir fêté la Noël à Douzy, aux environs de Sedan, il se trouvait à Pâques 778,

---

[20] E. Lévi-Provençal, pp. 108 et 114.

[21] E. Lévi-Provençal, p. 132.

[22] J. M. Lacarra, *Orígenes del Condado de Aragón*, in *Consejo Superior de Investigaciones científicas. Primera reunión del Patronato de la Estación de Estudios pirenaicos, Agosto 1943*, s. l. n. d., p. 79.

[23] J. Calmette, *op. cit.*, p. 136.

[24] R. d'Abadal, pp. 27—32.

le 19 avril, à *Cassinoilum*, c'est-à-dire à Chasseneuil en Poitou[25], localité entre Poitiers et Châtellerault (Vienne), et qu'ensuite il divisa son armée en deux corps — l'offensive en tenailles étant, ont remarqué il y a longtemps déjà Abel et Simson, la tactique favorite de Charlemagne[26] —, le roi en personne, avec les Neustriens et les Aquitains — ce détail, que les *Annales* ne donnent pas, peut se déduire du fait que les noms de ces deux provinces ne figurent pas dans l'énumération qui suit — franchissant les Pyrénées à l'ouest[27], tandis que l'autre corps, composé des soldats fournis par la Bourgogne, l'Austrie, la Bavière, la Provence, la Septimanie et la Lombardie, pénétrait en Espagne probablement par le Perthus, passait, nous disent les *Annales Mettenses*[28], par Barcelone — où M. d'Abadal[29] suppose avec vraisemblance qu'il fut rejoint par al-Aʿrabi — et que, par Lerida et Huesca, il arriva devant Saragosse.

Si cette marche de l'aile gauche se fit sans difficultés, il n'est pas certain qu'il en fut de même pour celle du corps commandé par le roi. Si tous les textes francs sont d'accord pour mentionner son passage par Pampelune, on ne peut exclure qu'il n'y ait eu devant les murs de cette ville un arrêt, prévu ou imprévu[30]. La place

---

[25] L'identification de cette localité a été discutée. On a pensé d'abord qu'il s'agissait de Candrot sur la Garonne (cf. U. Chevalier, *Répertoire des sources historiques du moyen âge. Topo-bibliographie*, 1re partie, Montbéliard 1891—1899, col. 600). Mais J. Abel et B. Simson, déjà, *op. cit.*, vol. cit., p. 293, note 3, ont démontré qu'il s'agissait de Chasseneuil. Cf. sur ce point L. Auzias, *L'Aquitaine carolingienne (778—988)*, in *Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des Lettres de Toulouse*, 2e sér., t. XXVIII, Toulouse et Paris 1937, p. 4, note 1.

[26] J. Abel et B. Simson, *op. cit.*, vol. cit., p. 294; cf. p. 141.

[27] R. Fawtier, *La* Chanson de Roland. *Etude historique*, Paris 1933, p. 153. S. Abel et B. Simson, *op. cit.*, vol. cit., p. 294, disent que l'aile droite «vorzugsweise aus Neustriern bestanden haben muß».

[28] *Annales Mettenses priores*, p. p. B. de Simson, in *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, Hannovre 1905, p. 66.

[29] R. d'Abadal, p. 16.

[30] Il est en effet malaisé, au vu des textes des diverses annales franques, de se rendre compte de ce qui s'est passé alors à Pampelune. Si les *Annales royales* se contentent de mentionner cette ville dans l'itinéraire de l'aile droite, les *Annales dites d'Eginhard*, elles, disent que Charlemagne «primo Pampelonem Navarrorum oppidum adgressus in deditionem accepit». Quel

s'est-elle donnée à Charlemagne sans combat? Ou bien celui-ci dut-il l'assiéger et la prendre? M. d'Abadal penche pour la première de ces hypothèses, arguant du fait que si les *Annales d'Aniane* parlent de conquête, cela serait dû à une confusion avec ce qui se passa au retour. Mais ces *Annales* ne sont pas isolées, puisque les *Annales dites d'Eginhard*, plus prolixes et plus précises que les *Annales royales*, laissent entendre elles aussi qu'il y eut lutte: de sorte qu'en fin de compte c'est avec raison, je crois, qu'Abel et Simson ont estimé «daß Pamplona sich nicht gutwillig ihm [à Charlemagne] unterwarf, sondern erst nach einem kürzeren oder längeren Widerstande[31]». Lévi-Provençal nous dit d'autre part qu'à Pampelune le roi reçut la soumission des Vascons qui occupaient cette ville, et renvoie à ce propos aux *Annales dites d'Eginhard*[32]: mais il interprète mal cette source, puisqu'elle fait de Pampelune une ville forte des Navarrais. Nous sommes sans doute bien mal informés de l'histoire de la Navarre à cette époque: il n'est cependant pas invraisemblable que, profitant précisément de la révolte des chefs musulmans de la Catalogne et de Saragosse, elle ait réussi à se libérer au moins momentanément du joug sarrasin. Mais les Navarrais n'entendaient pas par là devenir les sujets des Francs: d'où peut-être les difficultés que rencontra Charlemagne.

Difficultés qui ne durent pas être très graves. Si bien que l'aile droite, disent les *Annales d'Eginhard*, après avoir passé l'Ebre à gué, arriva devant Saragosse. Et c'est vraisemblablement quelque part entre Pampelune et Saragosse qu'un nouveau personnage, Abu Thawr, apparaît, juste avant ou juste après que ce corps de l'armée franque eut fait sa jonction, signalée par les

---

sens attribuer ici à cet *adgressus?* Celui d'«arriver à» est peu probable, puisque, immédiatement après, il est question d'une capitulation, d'une reddition. *Adgredi* aurait-il eu alors la valeur ici de «marcher contre», d'«attaquer», de «donner l'assaut»? La *Vita Karoli* (EGINHARD, *Vie de Charlemagne*, éditée et traduite par L. Halphen, in *Les Classiques de l'histoire de France au moyen âge* [vol. 1], Paris 1923, p. 28), en termes très vagues, parle simplement d'«oppidis... in deditionem acceptis», mais les *Annales d'Aniane (MGH, Scriptorum* t. I, p. 296) ne craignent pas de préciser que Charles «conquisivit civitatem Pampalonam».

[31] S. ABEL et B. SIMSON, *op. cit.*, p. 298.

[32] E. LÉVI-PROVENÇAL, p. 124.

Annales royales, avec l'aile gauche. Tant ce texte que les *Annales dites d'Eginhard* rapportent qu'al-Aʿrabi et Abu Thawr remirent au roi des otages. M. d'Abadal, qui note que cette garantie aurait dû, en bonne logique, se donner plutôt avant l'entrée des Francs en Espagne, ne trouve d'autre explication à ce geste, en ce moment précis, que la nécessité dans laquelle étaient les chefs arabes d'assurer Charlemagne de leur bonne foi, lors des négociations qui durent avoir lieu, nous verrons pourquoi, entre eux et le possesseur effectif de Saragosse, al-Husain ibn Yahya[33].

Une autre hypothèse peut se présenter à l'esprit, d'autant plus que le roi avait en mains, ne l'oublions pas, un otage important. Thaʿlaba, qui le garantissait non seulement vis-à-vis de ses alliés du moment, mais aussi vis-à-vis d'ʿAbd al-Rahman lui-même. Qui était d'abord cet Abu Thawr? Les *Annales d'Aniane* le qualifient simplement de «Sarracenorum rex», qui se rendit auprès de Charles «et tradidit ei civitates quas habuit, et dedit ei obsides fratrem suum et filium». Les *Annales Petaviani*, plus précises, racontent que le roi, après Pampelune, «accepit obside in Hispania de civitatibus Abitauri atque Ebilarbii, quorum vocabulum est Osca et Barzelona» et, ajoutent deux manuscrits, «nec non et Gerunda». Etant donné que Barcelone et Gérone dépendaient d'Ibn al-Aʿrabi, on peut conclure que notre Abitaurus, mentionné en premier par ce texte, avait sous ses ordres Huesca, citée en premier dans la liste des trois villes[34].

Que le wali d'Huesca apparaisse ici, c'est ce qui se justifie le plus simplement du monde. Il est évident qu'à Paderborn Charlemagne n'avait pu se rendre aux sollicitations d'Ibn al-Aʿrabi et de ses compagnons que pour autant qu'ils lui avaient fourni, et des assurances concernant les différents appuis dont ils disposaient, et dont lui-même, le cas échéant, devait pouvoir disposer, dans les régions situées entre l'Ebre et les Pyrénées, et des indications sur la manière dont ses armées devaient s'avancer dans ce pays. Le chef arabe avait dû promettre au roi, non seulement qu'il lui livrerait Saragosse: il avait dû aussi lui faire entendre que l'aide

[33] R. D'ABADAL, p. 17.

[34] Cf. S. ABEL et B. SIMSON, *op. cit.*, vol. cit., p. 298; E. LÉVI-PROVENÇAL, p. 123.

et la complicité des gouverneurs des territoires par lesquels passeraient les troupes franques lui étaient garanties. Or, pour qu'elle puisse opérer sa jonction avec l'aile droite, l'aile gauche devait, après avoir traversé la Catalogne, dépendant d'Ibn al-Aʿrabi, franchir le Segre à Lerida, puis le Rio Cinca, puis les landes arides et désertes des Monegros: elle devait donc avoir ses flancs protégés, ce qui ne pouvait être le cas que si le wali d'Huesca était de connivence avec les révoltés. Lévi-Provençal croyait qu'Abu Thawr avait accompagné Ibn al-Aʿrabi à Paderborn, et se fondait sur le passage des *Annales royales* qui mentionne les otages fournis par lui: mais, une fois de plus, cette interprétation est inexacte, puisque ce texte situe clairement, nous l'avons vu, la remise des otages après l'arrivée des Francs sur terre musulmane. Si cette remise ne s'est effectuée qu'alors, cela ne peut-il s'expliquer par la prudence toute orientale des deux chefs arabes qui, avant de s'engager à fond, voulaient voir Charles et les Francs à pied d'œuvre?

Jusqu'à ce moment précis, tout avait marché selon les plans, ou presque. Mais voilà que commencent les difficultés, et qu'elles vont se succéder et s'imbriquer. Alors qu'il partait pour Paderborn, Ibn al-Aʿrabi avait laissé al-Ansari à Saragosse, à toutes fins utiles. Or, contrairement à ce qui, semble-t-il, avait dû être convenu entre eux, al-Ansari, au lieu d'ouvrir les portes de la ville à son conjuré et à Charlemagne, allié de ce dernier, s'y retrancha et s'y laissa assiéger[35]. Ce n'était donc plus la promenade militaire promise à Paderborn par les Musulmans aux Francs. Saragosse ne se donnant pas, il fallait la prendre. Et, à supposer même que l'opération réussît, c'était du temps perdu, du temps qui pouvait permettre à ʿAbd al-Rahman d'arriver, de couper peut-être Charlemagne de ses bases, d'anéantir son armée. Combien de temps resta-t-il sous les murs de la cité? On ne le sait pas; M. d'Abadal parle d'un mois et demi[36]: ce n'est pas impossible.

Ce pouvait n'être là qu'un contretemps. Si la ville n'était pas prise, ç'aurait été, au plus, un échec. Mais le roi commit alors une faute qui eut de très graves conséquences: il leva le siège, et

[35] Le texte d'Ibn al-Athir est traduit, glosé et corrigé par R. Basset, *art. cit.*, p. 291.

[36] R. d'Abadal, p. 17.

fit prisonnier son allié de la veille, Ibn al-Aʿrabi[37]. Geste aussi spectaculaire que désespéré, aussi insensé qu'impolitique, puisque Charlemagne, renonçant à Saragosse, donnait d'abord aux Musulmans la preuve de sa faiblesse et de son impuissance, et qu'il se privait ensuite, à coup sûr, du concours de ces derniers, concours qui lui était nécessaire même — et surtout — dans le cas d'une retraite. «Charles, roi des Francs, nous dit Ibn al-Athir[38], eut des soupçons contre Solaimân, se saisit de lui et l'emmena dans son pays.» Ces soupçons furent sans doute très graves, et Charlemagne dut avoir à ce moment la certitude d'avoir été trahi, pour qu'il eût pu se décider à une mesure aussi extrême. Mais, trahi, l'était-il en vérité? M. d'Abadal estime qu'il est impossible de savoir si le désaccord entre Ibn al-Aʿrabi et al-Husain était réel, comme semble le dire Ibn al-Athir, ou fictif, comme le crut Charlemagne[39]. Nous avons cependant un moyen de nous faire une opinion: c'est de voir la suite des événements. Si le désaccord n'avait été qu'une feinte, si les deux chefs s'étaient simplement entendus comme larrons en foire, si tout n'avait été fixé entre eux que pour mettre les Francs en mauvaise posture, il est évident qu'il faudrait s'attendre, une fois les Francs repartis, à voir al-Husain s'arranger avec son complice. Or il n'en fut rien, puisque ce n'est qu'en 781 qu'al-Ansari, après qu'il eut assassiné Ibn al-Aʿrabi, fut assiégé dans Saragosse par ʿAbd al-Rahman en personne et qu'il fut contraint à demander la paix, que l'émir lui accorda à condition que le révolté lui livrât un otage en la personne de son fils Sʿaid, qui d'ailleurs réussit peu après à s'enfuir[40]. Les divergences qui séparaient al-Husain et al-Aʿrabi étaient donc réelles, profondes, puisqu'elles ne se terminèrent que par le meurtre de celui-ci par celui-là. Et que al-Husain ait tenu, tant qu'il a pu, à la possession de la ville, cela ressort du fait qu'après s'être soumis à l'émir, il se souleva

---

[37] R. d'Abadal, p. 18.

[38] R. Basset, *art. cit.*, p. 192. Les indications de l'historien arabe, note M. d'Abadal, sont confirmées, et par les *Annales Laureshamenses* («quem et fecit adducere in Francia»), et par les *Annales Petaviani* («ipsum Ebilarbium vinctum duxit in Franciam»).

[39] R. d'Abadal, p. 17.

[40] E. Lévi-Provençal, pp. 126—127, et L. Anzias, *op. cit.*, p. 24.

de nouveau au bout de quelques mois, obligeant ce dernier à reprendre Saragosse: assaut qui eut comme conséquences la mutilation du rebelle et sa condamnation à la peine capitale, peine infligée à ses complices également et même à son fils Isa, qui paya pour son frère S'aid fugitif. Et tous les habitants de la ville furent punis par un exil temporaire[41].

Tout porte donc à croire que les soupçons de Charlemagne à l'égard d'Ibn al-A'rabi étaient gratuits. Il n'y eut pas connivence entre ce dernier et al-Husain, alors que celui-ci refusa de livrer la ville. Ses agissements ressortissent aux habitudes des chefs de l'Espagne arabe du temps, de ceux en particulier des régions septentrionales qui, plus éloignés de Cordoue, moins tenus en bride par 'Abd al-Rahman, profitaient de chaque occasion pour tenter de s'assurer une autonomie aussi complète que possible. Ibn al-A'rabi fut à coup sûr berné par al-Husain; mais il n'appert nullement qu'il ait violé les engagements qui le liaient au roi des Francs.

Mais celui-ci, nous l'avons vu, était d'un autre avis: il battit en retraite, et emmena son prisonnier, qui ne le fut du reste que peu de jours: deux de ses fils, Matruh et 'Aishun, nous dit encore Ibn al-Athir, poursuivirent Charles alors qu'il abandonnait le territoire musulman, l'assaillirent et délivèrent leur père[42]. Attaque par surprise qui selon M. d'Abadal — et il a raison sans nul doute — doit se localiser, non pas à Roncevaux comme l'a imaginé Lévi-Provençal[43], mais au moment où le roi, après avoir franchi l'Ebre, s'enfonçait en territoire navarrais: quelque part donc entre le fleuve et Pampelune[44].

Que cette attaque ait réussi, voilà qui en dit long sur la nervosité et la démoralisation de l'armée franque. Celle-ci, qui se dirigeait alors vers le nord-ouest, devait être au grand complet, puisqu'elle n'avait pour ainsi dire pas combattu. Pour qu'Ibn al-A'rabi ait

[41] E. Lévi-Provençal, p. 127.

[42] Cf. Ibn al-Athir, dans le texte fourni par R. Basset: «Lorsqu'il (Charlemagne) fut éloigné de la terre des Musulmans et se croyait en sûreté, Matrouh et 'Aïchoun, les deux fils de Solaïmân, fondirent sur lui avec leurs compagnons, délivrèrent leur père, le ramenèrent à Saragosse, où ils s'accordèrent avec El Husaïn, et résistèrent à 'Abd er Rahmân».

[43] E. Lévi-Provençal, p. 126.

[44] R. d'Abadal, p. 19.

pu être délivré par ses fils, il fallait que les troupes de Charlemagne fussent dans le plus grand désarroi, qu'elles n'eussent qu'un souci, qu'un désir: quitter au plus vite l'Espagne. Et cela se comprend, car le résultat le plus net, le plus immédiat du geste inconsidéré du roi fut certainement celui-ci: de se faire des ennemis, et des ennemis irréductibles, des chefs arabes qui l'avaient appelé en terre musulmane. Au moment où Ibn al-Aʿrabi avait rejoint Charles, il avait sans doute laissé à Barcelone un lieutenant qui, dès que son supérieur eut été fait prisonnier, dut prendre les mesures nécessaires pour s'opposer de tout son pouvoir à une éventuelle retraite des Francs à travers la Catalogne. Et le wali d'Huesca lui aussi ne put que se désolidariser d'un allié chrétien qui ne servait plus à rien: d'où impossibilité pour Charlemagne, pour deux raisons, d'utiliser ou le col du Somport — pour autant que le roi ait songé à rentrer en France par là — ou celui du Perthus, étant donné que ces deux itinéraires, difficiles l'un et l'autre, supposaient l'emploi de routes à travers des territoires désormais ennemis.

La délivrance d'Ibn al-Aʿrabi venait encore compliquer la situation, si bien que Charlemagne, s'il voulait ne pas risquer de perdre toute son armée, n'eut plus le choix. Il lui fallait, au plus vite, rejoindre coûte que coûte l'Aquitaine et, pour cela, passer par un des cols qui s'ouvraient au nord de Pampelune.

Qu'al-Aʿrabi, délivré, se soit retourné contre le roi des Francs, voilà qui est non seulement psychologiquement compréhensible, mais historiquement vraisemblable. Ibn al-Athir dit en effet qu'aussitôt que ses fils l'eurent tiré des mains de Charlemagne, ils «le ramenèrent à Saragosse, où ils s'accordèrent avec al-Husain, et résistèrent à 'Abd al-Rahman». Et qu'Abu Thawr lui aussi ait fait volte-face, c'est ce qu'il est permis d'inférer, faute de mieux, du peu que nous savons de l'activité subséquente du wali d'Huesca. La *Vita Hludovici* nous dit qu'en 790 Louis le Pieux tint un plaid général à Toulouse. «Ibique consistenti — dit ce texte — Abutaurus, Sarracenorum rex, cum reliquis regno Aquitanico conlimitantibus, ad eum nuntios misit, pacem petens et dona regia mittens. Quae secundum voluntatem regis accepta, nuntii ad propria sunt reversi[45]. »Si Abu Thawr demanda alors la paix et en-

[45] MGH, *Scriptorum* t. II, p. 609; cf. L. Auzias, *op. cit.*, p. 28, note 26.

voya à Louis des dons magnifiques, c'est qu'il était en guerre avec les Francs. Etait-il brouillé avec eux depuis 778? Ce n'est pas invraisemblable. Pour jouer son jeu politique, le wali d'Huesca ne pouvait pas ne pas tenir compte de la situation générale de la vallée de l'Ebre. Il est donc invraisemblable qu'il ait tenté des approches du côté des Francs tant que duraient les luttes intestines à Saragosse, tant aussi qu' 'Abd al-Rahman risquait d'intervenir. Et ce dernier, nous le savons, assiégea la ville par deux fois, en 781, puis quelques mois plus tard. Sans doute ce second siège se termina-t-il par la mise à mort d'al-Husain. Mais, même alors, la position d'Abu Thawr n'était pas meilleure; elle était devenu pire, au contraire, puisqu'au chef rebelle s'était substitué l'émir en personne. Ce ne put être qu'à partir de 785, après le passage de Gérone aux mains des Francs, après que le calife, «devenu défiant, ombrageux, plus attentif à sa sécurité personnelle qu'aux intérêts et à l'expansion de l'Islam[46]», ne s'occupa plus guère de sa frontière septentrionale; ce fut vraisemblablement après la mort de l'émir, survenue le 7 octobre 788, et sans doute par suite de la rentrée en scène du fils d'al-A'rabi, Matruh, qui se souleva à Barcelone, s'empara de Saragosse — retombée entre temps en dissidence[47] — et de Huesca, qu'Abu Thawr, qui avait beaucoup à se faire pardonner des Francs, résolut de leur demander la paix.

Coupé donc à l'est et au nord, Charles se dirigea vers le nord-ouest. L'enlèvement de son prisonnier ne put que lui montrer la nécessité absolue pour lui de presser la marche, de sortir d'Espagne au plus vite. Comment se fit-il alors qu'il perdit son temps à raser les murs — non pas de Saragosse, comme l'écrit Calmette[48]: simple lapsus calami — mais de Pampelune? «Exploit d'ordre punitif», ajoute ce savant. Mais de quoi devait-il punir la ville, puisque, de gré ou de force, elle s'était donnée à lui lors du voyage d'aller? Je croirais plus tôt — nous en sommes réduits ici aux hypothèses, du fait que les annales franques sont réticentes, et que les chroniqueurs arabes ne s'intéressent plus guère à la retraite de Charlemagne, une fois qu'il a quitté les territoires musulmans —, comme

[46] L. Auzias, *op. cit.*, p. 25.
[47] E. Lévi-Provençal, p. 141.
[48] J. Calmette, *op. cit.*, p. 139.

M. Fawtier[49], que le roi craignait que la ville pût servir de base à une attaque contre son armée en retraite. Ce qui laisserait supposer, en d'autres termes, qu'il avait peur que les habitants de Pampelune ne fissent cause commune, sinon avec les Musulmans, du moins avec les Gascons. Ou bien — et ce ne serait pas impossible — les annalistes auraient-ils coupé en deux les faits de guerre relatifs à Pampelune, et auraient-ils situé au moment de la retraite une destruction qui aurait eu lieu quelque temps avant, lors de l'offensive? Autant le démantèlement se conçoit bien à l'aller — il s'agissait, dans une région difficile, au milieu de populations mal disposées, de supprimer tout point d'appui à des ennemis possibles —, autant il est incompréhensible au retour. Raser la ville, en effet, suppose, comme l'a dit M. Fawtier encore, que Charles abandonnait à tout jamais l'idée de revenir en Espagne; mais cela suppose surtout, pour autant que l'opération voulût être efficace, c'est-à-dire complète, une grosse perte de temps. Et, en ce cas, c'était de la part du roi une nouvelle faute grave, puisque le temps qu'il perdait pouvait permettre aux adversaires éventuels, dans les Pyrénées et plus au nord, de se réunir en force et de s'organiser. Désavantage que ne compensait aucun avantage, puisque la destruction de Pampelune ne facilitait en rien le passage de Pyrénées, qui était incontestablement le gros problème à résoudre. Et c'est bien là que les Gascons — et non les Navarrais, et non les Basques — attendirent l'armée franque. Exactement là où ils devaient l'attendre: à Roncevaux.

L'expédition d'Espagne de 778, en un mot, fut remarquablement mal préparée du point de vue diplomatique, et, si nous en jugeons d'après ce que nous en rapportent les historiens, mal conduite du point de vue militaire. Mal préparée parce que Charlemagne, tout d'abord, n'avait pas assez assuré ses arrières. Toute offensive en Espagne supposait, comme prémisse, la fidélité et le loyalisme des Gascons. L'implantation de l'autorité royale sur le versant sud des Pyrénées, a dit justement Auzias[50], «ne pouvait durer si les Francs tenaient solidement la Gascogne. Or celle-ci ne fut jamais parfaitement soumise», surtout pas aux alentours

---

[49] R. Fawtier, *op. cit.*, p. 171.

[50] L. Auzias, *op. cit.*, p. 33.

de 778. Mal préparée parce qu'il semble bien que Charles ne connaissait rien de la psychologie retorse et sans scrupules des Arabes, plus aptes et plus habitués à gagner les guerres en utilisant subtilement les jeux des alliances et des trahisons qu'en se battant sur les champs de bataille; parce qu'il s'était trop fié à eux lors des tractations de Paderborn, parce qu'il n'a pas tenu compte de la diversité, de la multiplicité des intérêts qui s'affrontaient, intérêts locaux, intérêts personnels, jalousies entre caciques, intérêts de clans, susceptibles de lier ou de séparer les chefs musulmans qui lui avaient demandé son aide. Mal conduite enfin, à partir de l'échec devant Saragosse. Un général doit prévoir, non seulement la victoire, mais la défaite, ou tout au moins le match nul. Charlemagne, lui, n'avait pensé qu'à l'offensive, qu'à la victoire. Il paraît n'avoir eu aucun plan de retraite. Saragosse n'ayant pas ouvert ses portes, il multiplie les erreurs, faisant prisonnier Ibn al-Aʿrabi, perdant son temps à démanteler Pampelune. Devant Saragosse, aux yeux des Arabes, il avait perdu la face. Entre l'Ebre et les Pyrénées, il perdit la tête. A Roncevaux, il perdit ses chefs, «plerique aulicorum, quos rex copiis praefecerat», précisent les *Annales dites d'Eginhard.*